

**Antépénultième dimanche de l'année de l'église**  
**11 novembre 2011**  
**Le jour du salut**  
**Job 14, 1 — 6**

Oser crier à Dieu

**Introduction**

Le personnage de Job est immortel. Son nom signifie « celui qui est opprimé ». Le débat qu'il soutient ne cesse de nous instruire. Croyant, il a perdu la trace de son Dieu. Sa souffrance est inconsolable, désespérée. Aucune réponse ne saurait apaiser ses tourments. Il descend au plus profond de lui-même et tente d'exprimer son malheur devant Dieu pour le traverser et en sortir, sûr que Dieu partage ses préoccupations ultimes, les écoute et les comprend.

Le chemin du salut est de faire confiance à ce Dieu qui souffre de nos souffrances et nous offre son amour inconditionnel.

Car l'expérience que nous avons de Dieu est inséparable de l'expérience que nous avons de notre propre humanité.

**Prédication**

Le texte proposé à notre méditation ce matin est un texte pessimiste, sans complaisance. Il s'agit d'un écrit du livre de Job ; Job est le témoin d'une expérience que nous faisons tous : l'expérience de l'abîme, du vide, de l'absurdité de la vie. L'expérience du mal. Le malheur qui brise, qui casse, qui détruit. Dans le passage de ce dimanche, cette expérience est décrite dans toute son ampleur : *L'homme est bref de jours et gorgé de tracas...*

À quoi bon vivre quand le malheur s'abat sur nous ? Quand la maladie nous surprend sans prévenir... quand nous nous rendons compte que nous vieillissons, que nos facultés s'amenuisent : nos forces physiques déclinent, notre mémoire fait défaut, notre fatigue grandit et nos capacités s'usent inexorablement... malgré tous les efforts conseillés par notre société moderne pour y remédier... quand nous sommes confrontés à la mort d'êtres chers dont la disparition rappelle

que nous sommes peu de choses. Alors il nous arrive de découvrir que sous le sol qu'on croyait stable et permanent il y a le vide et que le monde se dérobe. Job n'évite pas la question. Il l'aborde sous toutes ses facettes.

Comparable à un végétal qui grandit et dépérit, la vie humaine est marquée par l'expérience de l'affaiblissement : *comme fleur cela éclôt puis c'est coupé ; cela fuit comme l'ombre et ne dure pas.*

Mais aussi par l'expérience du vieillissement, de la maladie. Alors qu'il désire une vie durable, immuable, souhaite construire quelque chose de définitif, il se trouve placé devant cette vérité difficile à supporter : le temps est trop court pour réaliser ce que j'avais imaginé de faire de ma vie. Sur ma route il y a des entraves, des échecs, des ratés, des occasions manquées.

Faire des projets a-t-il encore du sens ? Tout cela n'est-il pas absurde ? Et Job de constater : la vie n'est plus pour moi un trésor dans lequel je puis toujours à nouveau puiser sans l'épuiser, et qui réserve surprises et rebondissements : je suis placé devant une limite que je ne puis contourner.

*... sa durée est fixée, tu as établi le compte de ses mois et posé un terme qu'il ne peut franchir* : Job est comme pris dans un filet, cloué sur place, sans volonté. Comme empêtré dans la glu et pris au piège, à la manière des oiseaux qu'on enferme dans les cages. Paralysé face au mur qui se dresse devant lui et qu'il ne peut franchir.

Lui qui avait espéré une vie épanouie, une vie de bonheur, une vie qui vaut la peine d'être vécue, prend conscience de sa fragilité, de son impuissance : en proie à une série de malheurs qu'il ne peut maîtriser, à une suite de circonstances accablantes qu'il ne peut changer, Job en arrive à se poser la question que nous nous sommes tous déjà posée : pourquoi ?

Pourquoi cela m'arrive-t-il à moi ? Pourquoi dois je subir tout ça ? Pourquoi le malheur, le mal me poursuit-il, m'enveloppe-t-il de toutes

parts et fait de ma vie un enfer ? Pourquoi ? Ce n'est pas juste. Je n'ai pas mérité cela. Il y en a tant qui se portent mieux que moi alors qu'ils trichent, exploitent les autres et se conduisent de manière abominable. Le monde est fou. Je n'ai rien fait de mal. Et le mal que je dois subir tous les jours, je ne puis l'expliquer : en tous cas, je l'éprouve comme excessif, disproportionné par rapport à mes fautes, si fautes il y a.

Job est paralysé par la peur, par cette peur de glisser dans l'abîme vertigineux qui s'étend sous ses pieds. Impossible pour lui de se changer les idées. Il sombre dans la déprime : à ses pieds s'étend le vide, le néant. Son angoisse : y tomber pour ne plus se relever.

Y a-t-il une issue à tout cela ?

Job a recours à plusieurs solutions pour sortir de son enfermement : la plainte, d'abord. Mais elle reste sans effet et le fait tourner en rond.

À la manière de l'enfant qui pleure pour attirer l'attention et pour être pris dans les bras de ceux sur qui il compte, Job a recours à ses amis. Là encore, il se heurte à un mur.

Il y a les amis qui encouragent : tu n'as pas le moral ? Essaie de te reposer : ça passera. Fais un effort. Ne baisse pas les bras.

Il y a ceux qui analysent : mais si tu souffres ainsi, c'est que tu as peut-être quelque chose à te reprocher : réfléchis bien. Tu n'es peut-être pas sans tort. Essaie de réparer. Tu verras, ça ira mieux. Rien n'y fait. Le mal est une folie. Il est hors de proportion avec la faute humaine.

Et il y a ceux qui viennent avec des souhaits pieux : je souhaite que tout s'arrange. Je prierai pour toi... Piètre consolation. Remèdes inefficaces. En tout cas, ils n'ont aucun effet sur Job. Et pour cause. Ses amis ont tout comme lui, peur d'être entraînés dans un tourbillon qu'ils ne maîtrisent pas.

Face au non-sens de sa situation, Job pourrait se prosterner sur lui-même et chercher une solution radicale pour oublier tout cela. Loin d'emprunter la voie du suicide, Job va tenter la seule chose qui lui reste pour ne pas sombrer dans l'insupportable et l'intolérable. Il va

crier son malheur en se révoltant contre Dieu et en entrant en procès avec lui.

*Et c'est là-dessus que tu ouvres l'œil, et c'est moi que tu cites avec toi en procès ! Qui tirera le pur de l'impur ? Personne. Quand Dieu cessera-t-il de l'inspecter, de le scruter, de le soupçonner, de le traîner en jugement et de lui demander des comptes ?*

*Puisque sa durée est fixée, que tu as établi le compte de ses mois et posé un terme qu'il ne peut franchir, regarde ailleurs : qu'il ait du répit et jouisse comme un saisonnier de son congé.*

Job nous laisse avec lui sur fond de cri et d'appel du néant et de son tissu de souffrance. Sur ses blessures, point de baume. Pas d'espérance. Pas de sauveur.

Nous qui savons souvent trop bien nous réfugier derrière des paroles pieuses, derrière des consolations faciles, recevons ce texte tel qu'il est.

Il nous annonce une consolation : celle qui vient du courage de parler. Avec Job, qui passe de l'impossibilité de dire son malheur à la possibilité de nommer son cri, sa plainte, son désir, nous pouvons cheminer.

La parole a la force d'exorciser le mal. Elle peut devenir parole qui délivre : quand, avec Job, nous trouvons le courage de dire à Dieu ce qui nous pèse. À la suite de Job, Jésus a, lui aussi, connu la souffrance et la nuit, jusqu'au bout, jusqu'au cri : mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné !

Dans cette nuit qui est l'unique chemin qui mène au jour, nous recevons peut-être, comme Job, comme Jésus, la capacité de laisser Dieu habiter notre souffrance. Et nous nous découvrirons peut-être mystérieusement rejoints et accompagnés.

Édith Wild

**Cantiques** : Arc 644 et 623

**Prière**

Ouvre nos yeux et nos cœurs à la détresse des hommes.

Nous te prions pour tous ceux qui se découragent,

pour ceux qui se résignent,

pour ceux qui sont écrasés sous le poids de leurs croix.

Nous te prions pour ceux qui vivent dans la solitude,

pour ceux qui n'ont plus goût à la vie.

Prononce sur eux une parole d'espérance,

sois pour eux une lumière dans la nuit.